

Mon témoignage
sur Alice et Armand Fraysse
de Saint-Antonin-Noble-Val

par le Docteur Jacques Bronstein, ophtalmologiste à Jérusalem

Mes souvenirs sur l'époque de la guerre sont assez flous et épars, et ceux qui me restent en mémoire sont peut-être plus des images de récits que m'en ont fait mes parents, que des images directes de l'époque incriminée. Ce court récit sera donc un mélange de souvenirs réels et de souvenirs au second degré.

Je suis le fils unique de Riwka et Baruch Bronstein, immigrés de Kowel en Ukraine, et arrivés en France au début des années trente. Je suis né à Rouen (Seine-Maritime) le 29 octobre 1936. Nous nous sommes repliés dans la zone sud de la France et avons pérégriné des Alpes aux Pyrénées. Dans un village appelé Alet-les-Bains, mon père a trouvé un emploi de bûcheron. Un jour, mon père a subi un grave accident, et a eu une jambe brisée. Hospitalisé à l'hôpital de Carcassonne, il y passera un an, subissant de nombreuses interventions.

L'infirmière qui s'occupait de lui, a proposé à maman de la loger chez sa mère, pour lui éviter des voyages fatigants et dangereux. Nous avons donc pris refuge chez Madame Olive à Carcassonne.

La vie d'un jeune enfant de cinq ans n'était pas des plus faciles. Je n'allais pas à l'école, on me sortait très peu, les jardins publics n'étaient pas des plus accueillants puisqu'ils étaient « interdits aux chiens et aux Juifs ». Dans ces conditions, ma mère craignant une rafle (les Allemands occupaient la ville) a demandé à des amis de Rouen, Sonia et Max Ashkenasi, qui s'étaient repliés à Saint-Antonin-Noble-Val dans le Tarn-et-Garonne, de rechercher une famille qui pourrait me cacher. Ils trouvèrent un couple protestant, sans enfants, qui acceptèrent sans hésitation de me prendre chez eux. Il s'agissait d'Alice et Armand Fraysse, père et mère aubergistes avant la guerre, et cultivateurs pendant l'occupation.

Grâce à un sauf-conduit, ma mère put m'amener elle-même à Saint-Antonin, car elle voulait voir entre les mains de qui elle allait me confier. Elle laissa son adresse ainsi que celle de sa sœur qui vivait à Haifa avec sa famille, pour le cas où il leur arriverait malheur. Les Fraysse étaient des gens adorables et

donnèrent beaucoup de courage à maman, lui promettant de m'éduquer comme leur enfant, sans oublier mes origines. Ils m'expliquèrent qu'il fallait que je les appelle « Tantine » et « Tonton », surnom qui allait leur rester pour le restant de leur vie.

J'ai un souvenir très précis de la première nuit passée chez eux. C'était, d'après mes calculs, en 1943, j'avais six ans. Il faisait très froid. Me mettant en pyjama, Tantine me dit : « je t'ai mis un moine dans ton lit ». Je fus effrayé et pleurant à chaudes larmes, je lui dit que je ne voulais pas dormir avec un moine. Avec un grand sourire, elle m'expliqua qu'il s'agissait d'un appareil de chauffage à base de braises qu'on introduisait dans le lit pour le réchauffer. A moitié rassuré, j'acceptais de me coucher dans un lit délicieusement chaud et accueillant. Tantine s'assis sur le bord du lit, me caressa doucement les cheveux, et me dit avec une douceur angélique, que je n'avais rien à craindre, qu'elle ferait tout pour que je me sente en famille chez eux, que je ne devais rien raconter aux enfants avec lesquels j'allais être en contact. Je devais dire qu'ils étaient mes oncle et tante et c'est tout. Elle se leva, alla chercher un livre qu'elle me montra et me dit : « tu vois, ce livre s'appelle la Bible, il raconte l'histoire de ton peuple, le peuple juif. Pour nous aussi, Protestants, ce livre est Saint, car il raconte aussi l'histoire de Jésus. Tu doit être fier d'être Juif, et nous, nous aimons les Juifs parce que Jésus était juif ». Ce fut le premier souvenir de mes origines. Il ne m'a plus quitté.

Tantine et Tonton étaient des Protestants pratiquants. Le Temple était situé à une dizaine de mètres de leur maison, sur une petite place ombragée par de hauts platanes. Tous les dimanches matin, Tantine m'emmenait avec elle à l'office ; j'étais assis sagement entre Tantine et Tonton, et à la fin du Service, Tantine sortait d'une petite boîte en fer blanc, un petit carré de chocolat que je suçais avec délice. Chaque dimanche, le même rituel se renouvelait. Inutile de dire que pour rien au monde je n'aurais raté un office.

Tantine devait avoir la quarantaine et Tonton dix ou quinze ans de plus. Elle était une assez jolie femme, avec un visage d'une douceur angélique. Un chignon trônait sur le sommet de sa tête et lui donnait un air de noblesse et de charme tout à fait exceptionnel. Tonton avait un physique d'athlète. Une casquette était vissée en permanence sur sa tête, à tel point que j'étais persuadé qu'il dormait avec. Je pense qu'en réalité, il devait être chauve. Une grosse moustache barrait son visage bourru. Je l'aimais beaucoup. Il m'emmenait avec lui labourer son champ,

il m'apprenait à pêcher au bord de l'Aveyron, me racontait des tas d'histoires qui me passionnaient.

Un jour, un groupe de soldats allemands, en route vers la plage au bord de la rivière, entra dans notre maison et demanda à boire. Tantine s'empressa de répondre à leur demande, et avec une politesse obséquieuse que je ne lui connaissais pas, les invita à s'asseoir et à trinquer à leur santé. L'un de ces soldats, s'approcha de moi et m'offrit des bonbons, puis me prit dans ses bras et me soulevant au-dessus de sa tête, dit à ses amis : « regardez quel beau petit aryen ». Je dois dire qu'à l'époque mes cheveux étaient d'une blondeur toute germanique et c'est ce qui me sauva. Dès qu'ils eurent tourné les talons, jetant mes bonbons, je me précipitais, très choqué, vers Tantine, en lui reprochant d'avoir fait trop de zèle avec nos occupants. Bien plus tard, elle raconta à maman, la panique qui l'envahit à partir de ce moment. Elle pleurait tous les jours, craignant que la Gestapo ne vienne me prendre. C'était son angoisse permanente, d'autant que ses voisins lui disait qu'elle était folle de cacher un petit Juif chez elle, et que si on venait me prendre, elle aurait cela sur la conscience. Que dirait-elle à mes parents ? Sans parler du fait qu'ils pouvaient être déportés eux aussi.

Tantine et Tonton tinrent bon, et passé les premières angoisses, décidèrent que j'étais plus en sécurité chez eux qu'à Carcassonne avec mes parents. Et c'est ainsi que je passais plus d'un an, jusqu'à la Libération, dans une ambiance chaleureuse et familiale, suivant une scolarité presque normale, dans l'insouciance de l'enfance, oubliant presque que j'avais une maman et un papa, cachés dans une autre ville, qui tremblaient nuit et jour pour moi, et avec lesquels je n'avais que des contacts épisodiques.

Puis la Libération arriva et j'eus l'immense chance de retrouver mes parents qui vinrent me chercher, afin d'essayer de reprendre une vie normale.

Nous sommes restés en contact étroit avec les Fraysse auxquels nous avons rendu visite aussi souvent que possible. Le Tonton est mort dans les années 70 et j'ai eu la chance de le voir encore vivant dans une clinique de Montauban, où il avait été hospitalisé. Nous avons fait venir Tantine à Paris, afin qu'elle fasse connaissance avec mes deux premières filles. Une fois installés en Israël, nous lui avons proposé de lui envoyer un billet pour venir nous voir, mais elle n'a pas eu le courage de faire ce voyage. Il faut dire qu'en dehors de son voyage à Paris, elle ne s'était jamais éloignée de la région.

Nous avons conservé une relation épistolaire suivie, mais plus les années passaient, moins nous avions de réponses. Je téléphonais donc à la mairie de Saint-Antonin où l'on m'apprit que Tantine séjournait dans une maison de retraite, mais qu'elle « avait perdu la tête », selon les termes de la secrétaire.

J'ai donc décidé qu'à l'occasion d'un prochain voyage en France, je ferai le voyage jusqu'au village, pour la revoir. C'est ce que j'ai fait, en compagnie de mon épouse, en mai 1997. Arrivé sur place, j'ai appris avec tristesse, qu'elle était décédée depuis un an et demi. J'ai donc recherché des membres de sa famille et ai retrouvé une nièce très âgée qui n'a pu nous recevoir à cause de son état de santé, mais qui nous a adressé à son fils, Francis Jourdes. Il nous a accueilli avec beaucoup d'émotion et de chaleur. Sa mère se souvenait très bien de moi et m'a raconté au téléphone des tas d'anecdotes datant de mon séjour chez les Fraysse.

En arrivant au village, j'ai retrouvé très facilement la maison de Tantine. Sur un banc, face au Temple Protestant, j'ai rencontré deux anciens du village, qui connaissaient Tantine, et qui m'ont confirmé sa mort. J'ai emmené ma femme dans une longue promenade sur les bords de l'Aveyron, retrouvant avec une émotion mal contenue, les endroits où je me baignais et pêchais avec Tonton. Puis revenant sur nos pas, une vieille dame nous aborde devant la maison de Tantine et me demande directement : « Vous n'êtes pas Jacky ? ». Je lui répondis stupéfait : « Comment le savez-vous ? ». Et de m'expliquer que parlant aux deux petits vieux à qui j'avais raconté mon histoire, elle s'était douté qu'il s'agissait du petit garçon caché pendant la guerre chez les Fraysse. Elle vivait depuis toujours en face de leur maison, se souvenait de moi très précisément, et cela d'autant plus, qu'elle partageait avec Tantine la lecture des lettres que nous lui écrivions. Elle savait ainsi, avec beaucoup de précision, l'histoire complète de notre famille, notre montée en Israël, le nom de mes enfants, ainsi que beaucoup d'autres détails. Il s'agit de Madame Yvette Boissière.

Je compte organiser sur place à Saint-Antonin, une grande cérémonie de commémoration et de souvenir, avec l'aide du maire et des autorités locales, pour faire connaître aux générations actuelles, la grandeur et le courage d'un couple de Justes parmi les Nations. Que leur mémoire soit bénie.